

Jean-Paul Caracalla

Montmartre

Gens et légendes



la petite vermillon

Extrait de la publication

la petite vermillon

Montmartre Gens et légendes

Du même auteur

À LA TABLE RONDE

Escale.

Vagabondages littéraires à Paris.

Petite Anthologie de poésie ferroviaire.

Montparnasse, l'âge d'or. Prix des Amis de « La Petite Vermillon », 2006.

LES GRANDS EXPRESS INTERNATIONAUX (en collaboration avec Jean des Cars)

L'Orient-Express, cent ans d'aventures ferroviaires. Couronné par l'Académie française.

Le Transsibérien, l'extrême Orient-Express.

Le Train bleu et les Grands Express de la Riviera.

Les Trains des rois et des présidents.

L'Aventure de la malle des Indes.

La tour Eiffel, un siècle d'audace et de génie.

AUX ÉDITIONS FLAMMARION

Saint-Germain-des-Prés.

Le Paris de Jacques Prévert.

Les Champs-Élysées.

Le Goût du voyage, de l'Orient-Express aux trains à grande vitesse.

CHEZ DIVERS ÉDITEURS

Le Roman du Printemps, l'histoire d'un grand magasin (Denoël).

Lever de rideau, histoire des théâtres privés de Paris (Denoël).

Voyages, préface de Pierre-Jean Remy (Olivier Orban).

L'Art du Sud – Provence-Côte d'Azur (Image-Magie).

Normandie, préface de Malcolm Forbe (Image-Magie).

Vivre Paris, préface de Jacques Laurent (Mengès).

Les Exilés de Montparnasse, 1920-1940 (Gallimard).

Jean-Paul Caracalla

MONTMARTRE

Gens et légendes



La Table Ronde
14, rue Séguier, Paris 6^e

Extrait de la publication

Première publication : Pierre Bordas & fils, 1995.

© Éditions de La Table Ronde, 2007.
ISBN 978-2-7103-2846-9.

Extrait de la publication

Le 15 décembre 1881, Rodolphe Salis ouvre au 84 du boulevard Rochechouart, à l'enseigne du Chat Noir, un cabaret dont la renommée a fait le tour du monde. C'est un local laissé vacant par l'Administration des Postes et Télégraphes, plutôt miteux, dans lequel Salis, avec quelques cuivres et étains, des tables et des chaises de chêne noirci, a vite fait d'installer son estaminet en cabaret de style Louis XIII.

Pourquoi le Chat Noir ? Juste parce qu'un petit chat noir, abandonné, venait miauler devant la porte pendant l'aménagement du cabaret. Salis, admirateur d'Edgar Poe, honore par la même occasion l'auteur des *Histoires extraordinaires*.

La veille de l'ouverture, rôdant dans le quartier, Salis a la chance de rencontrer le poète Émile Goudeau à la Grande Pinte, place

Pigalle. Émile Goudeau est l'éminent président des Hydropathes, cercle dont les membres composés de poètes, musiciens, artistes, se réunissent au premier étage d'un café-restaurant de la rue Cujas, au cœur du Quartier latin. Cet établissement va fermer, Salis lui offre d'organiser ses réunions au Chat Noir. Le président-poète accepte volontiers cette offre. Dorénavant, les Hydropathes se rendront dans le cabaret du boulevard Rochechouart. C'est une aubaine pour le nouveau cabaretier, car si l'on ne connaît pas la définition exacte de l'« hydropathe », on peut étymologiquement en déduire qu'il n'est pas buveur d'eau.

Dans un article du *Matin* daté du 13 décembre 1899, Goudeau s'est expliqué sur le mot barbare d'hydropathe : « J'avais acquis le surnom d'hydropathe parce que je demandais, pendant plusieurs jours à tous les échos, quel était le sens du mot allemand *Hydropathen*, qui servait de titre à une valse alors très jouée *Hydropathen-Walz* du maestro Josef Gungl, compositeur hongrois (1810-1889).

Quand je fis donner ce nom à la société, je feignis de croire que c'était celui de quelque animal fabuleux qui aurait eu des pattes de cris-

tal. *Pathen, hydro* : en eau cristallisée. C'était de la fantaisie et l'on s'en amusa. »

Bientôt les anciens Hirsutes, les Incohérents vont suivre. Tous poètes, peintres, musiciens, sculpteurs, graveurs, dessinateurs, ces « bohèmes », comme dit le bourgeois, vont faire la fortune de Rodolphe Salis.

On imagine ce que représentent de gaieté, de fantaisie, de lyrisme et d'espoir dans une gloire incertaine, ces réunions où il n'est pas rare d'entendre Émile Goudeau déclamer son poème farouche des Polonais :

En ce temps-là, le duc de Soulografiesky,
Prince des Polonais et Ruthènes à qui
La soif des Danaïdes avait donné la gloire,
Descendit longuement de son trône et, sans boire,
Dit aux ivrognes vieux qui formaient son conseil :

L'heure est enfin sonnée au cadran du soleil,
L'heure où sur les Gaulois, ces buveurs sans vergogne,
Devra prédominer l'étendard de Pologne,
L'étendard rouge et jaune et bleu, drapeau divin,
Dont la forme est bouteille et dont le fond est vin !

Composé d'une première salle plus longue que large et, au fond, d'un réduit très sombre appelé l'Institut, le cabaret s'anime un peu avant l'heure apéritive. Arrive alors la faune artistique

et littéraire : George Auriol, « chanoiriste » de la première heure, qui se dit courtier en bêtes féroces ; il est surtout l'auteur de la romance *Quand les lilas refleuriront* et dessinateur de la *Semeuse* du Larousse, Charles Cros, poète et savant, inventeur du phonographe, auteur de monologues pleins d'humour : *Le Hareng saur*, *Le Bilboquet*, *L'Obsession*, *La Famille Dubois*, que Coquelin cadet, de la Comédie-Française et ancien Hydropathe, détaille avec succès dans les salons. Bien d'autres poètes célèbres, comme Edmond Haraucourt, Albert Samain, Maurice Rollinat, Jean Richepin, Raoul Ponchon, Georges d'Espèrès... et les chansonniers Victor Meusy, Aristide Bruant, Mac Nab... fréquentent aussi le Chat Noir. Le succès est grand et le local devient trop petit pour sa clientèle nombreuse, depuis que le Tout-Paris vient s'encanailler à Montmartre. Salis va s'agrandir. Il loue un hôtel particulier rue Victor-Massé, ayant appartenu à Alfred Stevens, le peintre belge de la Parisienne du Second Empire. À la fin du mois de mai 1885, le Chat Noir va s'installer dans son local nouveau. La cérémonie d'inauguration est grandiose. Précédés de deux suisses, quatre halbebardiers portent le *Parce Domine* d'Alfred Willette. Salis, revêtu d'un uniforme de préfet de

première classe, suit. Viennent ensuite le gérant, habillé en conseiller de préfecture et, enfin, les amis du cabaret, chantant la chanson d'Aristide Bruant :

Nous cherchons fortune
Autour du Chat Noir
Au clair de la lune
À Montmartre le soir...

C'est bien la première fois qu'on chante ainsi dans Montmartre, dont les origines se perdent dans un glorieux passé séculaire.

Le Caveau du Chat Noir, 68, boulevard de Clichy, est ouvert par le chanteur à voix Jean Chagot, avec l'autorisation de la veuve de Rodolphe Salis. À ne pas confondre avec l'authentique Chat Noir. Après le décès de Mme Salis, on supprimera le mot Caveau, afin de tenter de s'attribuer la réputation de l'authentique cabaret.

Les mousquetaires au couvent

Le nom de Montmartre demeure sujet de controverses. Certains assurent qu'il vient de *Mons Martis* (le mont de Mars), d'autres le font dériver de *Mons Martyrum* (le mont des mar-

tyrs). En fait, il découle des deux. Au temps de l'occupation romaine, la Butte a été surmontée de deux temples élevés aux dieux Mars et Mercure, puis elle a été le témoin du martyre de saint Denis et de ses compagnons saint Éleuthère et saint Rustique, dont le lieu légendaire se situe à l'emplacement de la chapelle des Dames Auxilia-trices de la Rédemption, place des Abbesses. D'après Grégoire de Tours, saint Denis, premier évêque de Paris, décapité pour avoir refusé de renier son Dieu, qui aurait ramassé sa tête après sa décollation, serait parti de là pour Saint-Denis. À propos de cette performance miraculeuse, Mme du Deffand écrivit à d'Alembert (en 1763) : « Il n'y a que le premier pas qui coûte. » Après avoir été décapité, le saint se lava à une source qui devint la fontaine Saint-Denis (impasse Girardon) ; la source se tarit malheureusement au début du XIX^e siècle. Cette légende, déjà bien établie au V^e siècle, connut par la suite une popularité considérable, rendant célèbre la Butte Montmartre dans toute la chrétienté. Cette chapelle remplace un très ancien sanctuaire, dans la crypte duquel Ignace de Loyola et sept de ses compagnons fondèrent, le 15 août 1534, la Société de Jésus. Ils jurèrent de

travailler à la conversion des infidèles sous l'autorité du souverain pontife.

Sur le haut du tertre se trouvait, au VI^e siècle, un hameau serré autour d'une chapelle. Quatre siècles plus tard, cette petite église, son cimetière et les terres environnantes deviennent la propriété des moines du prieuré de Saint-Martin, qui les cédèrent aux dames de Montmartre, en 1133. Ces dames, que l'on disait vertueuses, ont contribué d'une certaine manière à la réputation de la Butte.

En 1590, Henri de Navarre, futur Henri IV, dirige de l'abbaye de Montmartre le siège de Paris, défendu par la Ligue. Son séjour donne lieu à divers commentaires. Les uns affirment qu'il s'y conduit en protecteur, d'autres que son comportement avec l'abbesse Claude de Beauvilliers, ainsi que celui de ses lieutenants, sont loin d'être irréprochables. Les Parisiens, outrés de leur conduite, vont même jusqu'à nommer l'abbaye « le magasin des putains ».

Après la levée du siège de Paris, l'abbesse suit le Vert-Galant et lui présente sa cousine, Gabrielle d'Estrées. Mal lui en prend. Celle-ci a tôt fait de la supplanter dans le cœur du roi. Mais ce dernier, reconnaissant, offre l'abbaye de Pont-aux-Dames à l'abbesse frivole.

Après son abjuration dans l'église abbatiale de Saint-Denis en juillet 1593, Henri IV revient à Montmartre préparer son entrée dans la capitale. « Paris vaut bien une messe », dit-il, puis, ayant commandé un immense feu de joie devant l'église Saint-Pierre, il assiste à un *Te Deum*.

Le peintre Georges Michel (1763-1843), amoureux platonique de la poétesse Marceline Desbordes-Valmore, dédaignant les paysages mythologiques ou les vues d'Italie, peint les moulins de Montmartre. Premier artiste à s'être fixé sur la Butte, il sait traduire le caractère pathétique des paysages de la banlieue, la terre dominée par des ciels plombés de nuages : « Celui qui ne peut peindre toute sa vie sur quatre lieues d'espace, assurait-il, n'est qu'un maladroit. » Mort ignoré, il a donné une vision de ce qu'était Montmartre à la fin du XVIII^e siècle : une colline agreste, hérissée de nombreux moulins, des jardins, des vignes entourant des chaumières, l'eau vive s'écoulant jusqu'à l'étang des Poissonniers, les marais de la Grange-Batelière, le Château-Rouge ou le hameau de Clignancourt.

La Butte au plâtre

On devine encore, sur les pentes de la Butte, les excavations creusées pour l'extraction du plâtre. Les accès de ce temps-là sont un sentier montant le long du versant sud venant de Paris (la rue Ravignan) et un autre, abrupt, descendant vers Saint-Denis (la rue du Mont-Cenis) ; à mi-hauteur se situe l'abbaye de Montmartre. Au cours des siècles, le hameau qui couronne la Butte s'est étendu autour de son église et du cimetière. On y trouve une place publique (place du Tertre), un abreuvoir et quelques rues aux noms évocateurs : rue des Moulins, des Fontaines, des Rosiers, de la Saussaye, appelées aujourd'hui Norvins, Girardon, du Chevalier-de-La-Barre, des Saules.

Constituée d'une masse gypseuse, la Butte a longtemps fourni le plâtre de Paris, devenu fameux. L'exploitation des carrières, à ciel ouvert comme celle située à l'emplacement de l'actuel cimetière de Montmartre, ou en galeries, à la place du square Saint-Pierre, est souvent désordonnée et dangereuse. Jusqu'en 1850, on peut voir les fours d'où sort, après cuisson, le plâtre qui va largement contribuer à la construction du Paris d'Haussmann. Ces nombreuses excavations n'ont pas facilité la

tâche des architectes chargés de construire les nouveaux immeubles sur la Butte Montmartre.

« Monte là-d'sus et tu verras Montmartre... », chantait-on à la fin du XIX^e siècle. Il est préférable de monter sur la Butte rue du Mont-Cenis, son point culminant, et, du haut de ces cent trente mètres, découvrir le panorama à perte de vue, nimbé de brume, de la capitale : « Rastignac, resté seul, fit quelques pas vers le haut du cimetière et vit Paris tortueusement couché le long des deux rives de la Seine, où commençaient à briller les lumières [...]. Il lança sur cette ruche bourdonnante un regard qui semblait par avance en pomper le miel et dit ces mots grandioses : à nous deux, maintenant... » (Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*).

Le paléontologiste Georges Cuvier a découvert, en 1798, des ossements fossilisés près d'une ancienne entrée des carrières, indiquant que des animaux d'espèces disparues ont vécu à Montmartre. Un autre savant trouvera-t-il, dans quelques milliers d'années, des os pétrifiés de ces vaches, chèvres, moutons qui empruntaient, il y a seulement un peu plus d'un siècle, la rue de l'Abreuvoir ?

Le Tasse écrit en 1570 que deux choses l'ont particulièrement frappé à Paris : les vitraux de

Notre-Dame et les moulins de Montmartre. Au XVIII^e siècle, on en compte encore une bonne quinzaine, dont deux seulement subsisteront : le Blute-Fin et le Radet. Le Moulin de la Galette domine la Butte. C'est l'ancien Blute-Fin. Le moulin appartenait à la famille Debray dont les ancêtres étaient, de père en fils, meuniers-fermiers des dames de Montmartre depuis Louis XIV.

Le Blute-Fin a connu en 1814 l'héroïque défense des Debray contre les Cosaques. Au cours de la journée du 30 mars 1814, les quatre frères Debray et le fils de l'aîné participent à la défense de la Butte contre les Russes, qui attaquent Montmartre par la pente nord. Trois frères sont tués au cours des combats. Le soir, lorsque les Russes envahissent le tertre du moulin, ils sont accueillis par la mitraille, crachée par deux canons commandés par l'aîné des Debray, décidé à venger ses frères. Au moment des premières négociations d'armistice, il tue l'officier russe venu demander des explications sur ce tir d'artillerie. Il est aussitôt massacré, tandis que son fils est transpercé par la lance d'un Cosaque. Découpé en quatre morceaux, le corps de Debray est ensuite fixé aux ailes du moulin. Mme Debray viendra la nuit rassembler les restes

de son époux pour les enterrer au cimetière du Calvaire, où l'on peut voir son tombeau surmonté d'un petit moulin.

Montmartre est occupé par les Russes en 1814. C'est à eux que l'on doit le mot « bistro » pour désigner nos estaminets (*bistro* signifie « vite » en russe). Les soldats, qui défilaient dans Paris, entraient furtivement dans les cafés en disant *bistro*, vidaient leur verre et rejoignaient promptement le gros de la troupe. Les Anglais y bivouaquent à leur tour en 1815 ; puis les carrières servent de refuge aux insurgés de juin 1848. Occupations, combats n'ont pas épargné le village, mais ces épreuves ont affermi l'esprit frondeur des habitants de la Butte, ceux-là mêmes qui, en 1789, avaient jeté leurs bonnets phrygiens par-dessus les moulins ; comme au XVIII^e siècle, c'est de Montmartre que partira, en 1871, le mouvement insurrectionnel de la Commune.

Montmartre s'est développé de manière sensible après la Révolution, qui donna un moment le nom de Marat à la Butte. Créée en 1790, la commune de Montmartre compte alors moins de quatre cents habitants ; elle en groupera cinquante-sept mille après son annexion par Paris en 1860.

Du Chat Noir au Mirliton

Ce Montmartre d'en haut n'avait pas grand-chose à voir avec le Montmartre d'en bas, celui des boulevards Rochechouart et de Clichy, celui des anciennes Barrières, aujourd'hui envahi par les boutiques, les sex-shops et autres établissements fréquentés par une faune cosmopolite et les touristes des autocars d'agences de voyages organisés. On a dit : « La Butte sacrée a été massacrée », ce n'est pas tout à fait vrai, pas tout à fait faux non plus. Les anciens gardent bien sûr le souvenir du vieux village de leur jeunesse, celui qui ne s'était pas encore ravalé avec du béton pour épouser son siècle.

Roland Dorgelès aime évoquer « ... ma vieille Butte, ses rues raboteuses, ses jardins gonflés de lilas, ses ateliers qu'on meublait de caisses vides et qu'on tendait d'andrinople à treize sous le mètre ».

La génération de ceux qui ont vu bâtir le Sacré-Cœur nous communique sa nostalgie d'un certain Montmartre disparu. Peu de monuments ont été contestés comme ce surprenant édifice de style romano-byzantin, élevé sur l'emplacement même où Napoléon voulut édifier le temple de la paix en 1809. Pourtant, un poète comme Jean Follain « s'émeut à le con-

templer par les soirs de rafale, lorsqu'un chien hurle à la mort au pied du monumental escalier ». Et il constate, mélancolique : « Il y a encore peu de temps que les ravenelles sortaient de terre dans le petit jardin du chef de gare de l'ancien funiculaire. »

Rénové depuis quelques années, le funiculaire, accessible avec un ticket de métro, joint rapidement le square Willette au pied du Sacré-Cœur. Depuis la place Pigalle, le Montmartrobus rejoint la mairie du XVIII^e en prenant le chemin des écoliers à travers la Butte.

Georges Courteline a conservé une petite toile, qu'il a peinte à dix-neuf ans, de sa maison familiale de Montmartre, représentée au centre d'un jardin fleuri. Il a noté, au bas du tableau-tin, *La maison de mes parents à Montmartre, 40 rue (du Chevalier) de la Barre, 1877.*

Enfin parisien après des études laborieuses en province, Georges Courteline est retourné à Montmartre en 1886, mais cette fois pour des balades nocturnes. Avec son ami le dessinateur Lucien Dervis, il dîne au Cabaret des Assassins, une maison au milieu des vignes – futur Lapin Agile –, puis descend jusqu'au boulevard Rochechouart terminer la soirée au Mirliton d'Aristide Bruant.

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ
D'IMPRIMER SUR SYSTÈME VARIQUIK PAR
L'IMPRIMERIE DARANTIERE À QUETIGNY
EN FÉVRIER 2007, POUR LE COMPTE
DES ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE.

Dépôt légal : février 2007.
N° d'édition : 140481.
N° d'impression : ????.

Imprimé en France.